LA PIÈCE MANQUANTE

Margareth G. Write

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'Article L.122-5 (2 et 3 alinéa), d'une part, que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou toute reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants causes est illicite (Article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.

Copyright © Margareth G. Write 2026
Margareth G. Write a fait valoir son droit à être identifié comme l'auteur de cette œuvre conformément à la loi sur le droit d'auteur, les dessins et les brevets de 1988.

ISBN : 978-2-9590114-3-6

Dépôt légal : mars 2026

À Marie,
tu m'as aidée à grandir.
Tes mots résonnent encore.

L'Appel du Moyen-Orient

Ahhh la France ! Encore et toujours les grèves. Je sentais la mayonnaise monter ces derniers jours. L'événement national est fixé au mercredi. C'est bon à savoir. Je prends la poudre d'escampette. Je ne peux pas prendre le risque de me retrouver bloquée à Chambéry. Comme d'habitude, j'achète mon vol en dernière minute. On ne change pas une équipe qui gagne.

Seulement voilà, les vols au départ de Genève s'avèrent interminables : quinze à seize heures de trajet, avec deux escales au minimum. C'est absurde. L'Égypte n'est tout de même pas à l'autre bout du monde. Je mettrais moins de temps pour rejoindre l'Amérique du Sud. Exit Genève. Parmi les aéroports à proximité, Milan s'impose d'emblée : vols directs, tarifs imbattables, bagages inclus. Même en ajoutant le prix du TGV, ça reste largement plus avantageux. Cinq heures de train n'ont rien d'insurmontable. Et puis, toute occasion de passer par l'Italie me réjouit. Le vol étant prévu en soirée, j'aurai tout l'après-midi devant moi pour flâner dans la ville. Une transition douce avant le grand départ.

Derrière la vitre du TGV, je regarde défiler le paysage sans vraiment le voir, absorbée par le flot de mes pensées. Début de ma nouvelle odyssée, qui devrait durer six mois. J'envisage

de rentrer au printemps. J'essaie d'imaginer ce qu'elle me réserve. Je me laisse porter par mille scénarios.

À l'arrivée, je dépose mes affaires dans une bagagerie repérée sur le web. L'odeur du café fraîchement moulu flotte dans l'air, les terrasses débordent de vie. Les passants élégants flânent sous le soleil. Un ballet de conversations et d'éclats de rire anime la rue. Sur les façades, des fresques colorées ajoutent une touche artistique à cette scène urbaine vibrante et légère. Je me laisse guider jusqu'au parc Sempione, où les arbres majestueux dispensent une ombre bienfaisante. Familles et amoureux profitent du calme des pelouses, tandis que mes pas me mènent vers le Castello Sforzesco. Après la visite, je savoure un cappuccino dans un café charmant, bercée par l'atmosphère enveloppante du lieu.

Plus loin, la galerie Vittorio Emanuele II m'éblouit par la lumière filtrant à travers son dôme en verre et les reflets des vitrines scintillantes. Finalement, j'atteins la cathédrale, où je me fonds dans la pulsation presque électrique du parvis. Un jeune Italien au sourire engageant m'aborde sans hésitation et m'invite à boire un café. Nous échangeons quelques mots, un moment agréable, bien que je m'interroge encore sur ce qui l'a poussé à venir vers moi. Qu'espérait-il, au fond ? Alors que le soleil décline, une douce sérénité m'envahit. Milan s'imprime déjà dans ma mémoire, ajoutant ses couleurs à ce nouveau chapitre que j'entame.

Des images et des odeurs plein la tête, j'arrive au comptoir de l'aéroport et, contre toute attente, alors que je croyais avoir devancé tout le monde, la queue s'étire à n'en plus finir. Moi qui pensais être largement en avance, faire mon enregistrement en deux temps trois mouvements et aller me prélasser dans un coin… Que nenni ! Penaude, je remonte toute la file pour finir bonne dernière. Devant ma mine déconfite,

l'homme devant moi rigole et engage aussitôt la conversation : entrée de Greg l'Américain.

À cinquante-cinq ans, il vient d'achever le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle : 800 kilomètres en trente-six jours, rien que ça. Il me confie avoir quitté son travail, vendu tous ses biens et s'être lancé dans une quête personnelle sans date de retour. Sa route spirituelle terminée, une envie subite l'a poussé à partir pour l'Égypte. Avec un sac à dos de 20 litres et un billet acheté la veille sur internet, il file accomplir l'un de ses plus grands rêves : voir les pyramides de Gizeh.

Tout en l'écoutant, je constate que je suis loin d'être la seule à avoir des idées farfelues. Puisque nous avons la même destination, nous décidons de voyager côte à côte. Dans l'avion, Greg, avec enthousiasme, m'explique que voir les pyramides est le rêve ultime pour tout Américain digne de ce nom. Des étoiles dans les yeux, il évoque ses rêves d'enfant, quand il s'imaginait les gravir. Aujourd'hui, il se sent incroyablement chanceux de pouvoir enfin réaliser ce fantasme. Face à lui, j'ai l'impression de voir un gamin fébrile, transporté par l'euphorie du départ.

Le vol se déroule sans encombre, avec un équipage aux petits soins. À l'atterrissage, nous passons les contrôles en pleine discussion. Le personnel au sol nous accueille chaleureusement. Je récupère mes bagages en un clin d'œil. J'en profite pour acheter une carte SIM et retirer un peu de liquide. Me voilà munie de livres égyptiennes et d'internet, prête à démarrer l'aventure. Je constate qu'Uber fonctionne ici et que les tarifs défient toute concurrence : deux fois moins cher qu'un taxi ! Impeccable.

Greg a réservé un hôtel pour une semaine au pied des pyramides, à une trentaine de minutes du Caire. De mon côté, il me reste encore une heure avant d'arriver à l'appartement où je vais garder deux chats. Un contrat parfait pour poser

mes valises et me créer une routine sur mesure dans cette ambiance orientale intrigante.

Tant bien que mal, j'arrive vers 5 h du matin à Sheikh Zayed, encerclée de gardiens. Pour y pénétrer, il faut montrer patte blanche. Ils fouillent jusqu'au coffre. Je franchis ainsi trois postes de contrôle avant de regagner la résidence. Première immersion au Moyen-Orient, et déjà, je me dis que l'expérience promet d'être dépaysante.

Catty, la propriétaire, est encore là : son vol a été décalé d'une journée, ce qui nous laisse l'occasion de faire connaissance. Elle enseigne dans une école internationale, un métier qu'elle exerce depuis des années, notamment en Chine. Son expérience du Covid là-bas l'a poussée à prendre le large. Un poste s'est libéré en Égypte ; elle a saisi l'occasion. Nos tempéraments sont radicalement opposés. Elle est gentille, quoique peu trop réservée à mon goût.

Après un léger repos, je me mets en route. Vêtue des rares habits couvrants que j'ai dans ma valise, je pars explorer les environs. Je suis frappée par un mirage de modernité : artères impeccables, façades lisses, enseignes rutilantes. Les prix sont exorbitants et ne reflètent en rien le quotidien de la majorité des habitants. Boutiques haut de gamme et cafés tendance affichent un luxe ostentatoire, sous le regard distrait des rares badauds qui arpentent les allées. Ici, toutes les femmes sont voilées et couvertes de la tête aux pieds. Pourtant, certaines exhibent un raffinement et une élégance rares de nos jours. Les étiquettes, elles, n'ont définitivement rien d'égyptien. Elles rivalisent fièrement avec les tarifs européens.

Alors que je fais mes courses, j'essaie de filmer les rayons, mais à peine ai-je commencé qu'un employé m'interrompt. Il masque mon objectif de la main et me parle en arabe. Je ne comprends pas un mot de la langue, mais son geste est on ne peut plus clair. Je ne me suis encore jamais confrontée au

Moyen-Orient. J'essaie de trouver mes marques et je dois admettre que je ne suis pas à l'aise. Ici, il va falloir que je prenne le pli. Un sacré défi d'apprendre à me débrouiller seule sous ces latitudes en tant que femme.

Éloignée de tout, je constate qu'il n'y a aucun transport public. Et pour cause ! Quand on voit le casse-tête pour y entrer, ce n'est pas étonnant. Sheikh Zayed, c'est Fort Knox. Les rues sont bordées d'immeubles récents, surgis de nulle part comme par enchantement, au milieu d'un désert de poussière. La résidence où je loge, comme d'autres, est figée dans un état transitoire. Très peu de logements sont occupés. Dans les couloirs, les murs sont à l'état brut, les escaliers inachevés et des câbles pendent çà et là. Rien n'est terminé mais cela ne semble déranger personne.

Je regagne mes pénates, impatiente d'appeler mes enfants pour leur raconter mes débuts dans ce nouveau décor. Mais non. Toujours pas. WhatsApp est bloqué dans le pays, tout comme Telegram et Viber. Heureusement, mon VPN me sauve la mise. Quelle joie d'entendre ma fille ! Je lui livre mes péripéties, et déjà, elle est ébahie par ce que je viens de lui narrer.

Le lendemain, je saute dans un Uber pour Gizeh. Selon Catty, c'est l'unique moyen de transport ici, ce qui m'étonne fortement. Il doit bien y avoir autre chose ! En quittant ma forteresse, je ne tarde pas à constater qu'en effet, des alternatives existent. Une ribambelle de vans bondés de locaux file à toute allure, zigzaguant entre les voitures dans un trafic ultra-dense. À l'africaine, chacun conduit au klaxon. Le brouhaha est assourdissant, la poussière omniprésente. Mon chauffeur, imperturbable, engloutit les kilomètres pendant que mes yeux, écarquillés, scrutent tout autour de moi. Quelle claque après l'Europe ! Amusée, je prends pleinement conscience de ce changement radical.

Après avoir longuement tourné en rond avec mon Uber, à la recherche de l'adresse de Greg (un vrai casse-tête à localiser), mon véhicule s'immobilise enfin devant un établissement modeste, cerné de chameaux. En 24 heures, je suis confrontée à deux réalités diamétralement opposées. Mon quotidien évolue dans un environnement luxueux, réservé à une élite, tandis qu'ici, la vie de l'Égyptien moyen se joue dans des conditions bien plus rudes : rues en terre battue jonchées d'excréments, chiens errants, habitants en guenilles… Un contraste saisissant.

Mon Américain m'attend sur le toit-terrasse pour le petit déjeuner. Je grimpe quatre à quatre les escaliers et débouche sur un panorama à couper le souffle. Le monde d'en bas semble avoir disparu. De petites tables, dressées sans fioritures, font face aux pyramides, si proches qu'on les croirait à portée de main. Ces géantes de pierre énigmatiques semblent veiller sur le désert. Elles dégagent un pouvoir d'attraction étrange, presque hypnotique. Leur présence captive. Dans l'air flotte un sentiment d'éternité.

Je suis là, face à elles, pensant à leur histoire, ou à ce qu'on croit en savoir. On dit qu'elles furent bâties pour servir de tombeaux aux pharaons de la IVe dynastie, qui régnaient sur l'Ancien Empire entre 2 550 et 2 450 avant J.-C. Or, aucun corps, aucune trace funéraire n'y a jamais été retrouvée. Rien de tangible, juste des hypothèses. Ce vide, justement, les rend encore plus fascinantes. Ces pyramides ont défié les siècles sans rien dévoiler de leur véritable nature. Elles résistent, impassibles, à tout ce qu'on projette sur elles.

Mais le plus grand mystère demeure leur construction. Comment ces blocs colossaux ont-ils été transportés et assemblés avec une telle précision, il y a plus de 4 500 ans ? Les théories abondent : certains évoquent des rampes sophistiquées, d'autres avancent des techniques encore inconnues.

Les plus audacieux vont jusqu'à y voir l'interven-tion d'extraterrestres ou suggèrent une datation erronée. Quoi qu'il en soit, les pyramides de Gizeh ne cessent d'alimenter les débats et de nourrir les fantasmes.

Greg est surexcité à l'idée de me montrer les environs. La veille, il a exploré le site sous toutes les coutures et veut absolument partager ses trouvailles. Sans perdre une seconde, il réserve un tour en chameau pour nous deux. C'est un rêve de gosse, et pour lui, le vivre seul est impensable. Soit ! Je ne vais pas me plaindre. J'ai l'impression d'être une princesse à qui l'on sert tout sur un plateau.

Nous voilà partis à la conquête des pyramides. À peine avons-nous pénétré dans l'enceinte du site qu'un groupe de jeunes Égyptiennes s'anime en nous lançant des coucous et des « Hello » enthousiastes. Adorable ! Hamdi, notre guide, nous attend. Nous enfourchons nos montures. La mienne s'appelle Moïses (ce prénom me rappelle mon chaman en Amazonie). Contre toute attente, je me sens immédiatement à l'aise, sans doute grâce à mon sang maghrébin, porteur de mémoire ancestrale, ahaha. Et let's go !

D'humeur badine, tout devient prétexte à plaisanterie : deux grands gamins qui rient pour un rien. Nous parcourons ce bout de désert, nous balançant sur nos camélidés et photographiant l'étendue sableuse où émergent les pyramides, mirages de pierre : un tableau ancestral, érodé par le temps mais toujours debout.

Après un long moment bercé par le pas lent de nos montures, Hamdi nous dépose au pied de la pyramide de Khéphren, fils de Khéops. Avec ses 136 mètres de hauteur, c'est la deuxième plus grande pyramide d'Égypte. C'est aussi la seule à conserver, au sommet, une partie de son ancien revêtement en calcaire blanc.

Nous nous glissons à l'intérieur. Oulà, c'est étroit ! Un long couloir plonge dans les profondeurs, si bas qu'il est impossible de se tenir debout. Pliés en deux, nous avançons, marche après marche, dans une obscurité pesante. Mon souffle se fait court. Comme en plongée, je me concentre pour ne pas céder à la panique.

À l'intérieur, l'air est lourd. Les murs inclinés dégagent une chaleur minérale et une odeur de pierre ancienne. La lumière de nos lampes glisse sur les blocs parfaitement ajustés, révélant le génie des bâtisseurs. Au fond, la chambre funéraire apparaît, sobre : une pièce nue, dominée par le sarcophage de granit noir, massif et encastré dans le sol.

Un dernier regard, puis demi-tour. La descente m'avait oppressée ; la remontée me vide. Quel bonheur de regagner la surface. Ouf, c'était limite. Je vous épargne les détails de mon début de crise en bas. Disons que j'ai eu besoin d'une bonne demi-heure pour m'en remettre. Mais j'y suis allée. Et rien que pour ça, je suis fière. Je progresse.

Nous enchaînons avec la pyramide de Khéops. Attribuée au pharaon du même nom, c'est la plus démesurée de toutes. Aussi connue sous le nom de Grande Pyramide de Gizeh, elle doit ce titre à ses dimensions hors normes : 140 mètres de haut et une base de 230 mètres de côté, pour un périmètre approchant le kilomètre. Difficile d'en concevoir toute l'ampleur. À côté, Mykérinos fait figure de cadette.

Insatiables, nous arpentons le site sans relâche, portés par une joie simple et communicative. C'est fascinant ! Nous terminons par le célèbre Sphinx qui, du haut de ses 20 mètres, veille sur l'ensemble. Il conserve son titre de plus grande sculpture monolithique au monde. Cette chimère à corps de lion et tête de pharaon incarne l'union entre Râ, le dieu du Soleil, et le pouvoir royal. Un symbole absolu, une œuvre emblématique qui marque les esprits.

Ce périple démarre fort. La compagnie de Greg, rassurante, m'aide à apprivoiser cette première immersion dans le monde oriental. À la sortie du site, nous partons en quête d'un en-cas dans les rues de Gizeh. Nous tombons sur une gargote qui sert des plats typiques. L'accueil est chaleureux, tout respire l'authenticité. Nous commandons des sandwichs falafels, du houmous, de la salade… Un grand classique par ici. Le prix est dérisoire : 5 livres égyptiennes, soit 25 centimes. Un régal suivi d'un jus de fruits frais acheté dans la rue. En fin d'après-midi, retour sur le toit-terrasse où nous savourons un thé face au soleil couchant. Ethan, un jeune Écossais de vingt ans, se joint à nous. Les discussions vont bon train : bons plans, anecdotes, émerveillement du jour. Attablés devant cette toile monumentale, nous nous laissons absorber une dernière fois par les silhouettes millénaires qui se découpent dans la lumière. L'esprit flottant encore entre rêve et réalité, je me remets en route vers Sheikh Zayed.

Le lendemain, Greg me rejoint, curieux de découvrir mon univers aux antipodes du sien. Il est surpris par la propreté et le calme qui règnent ici. Autre salle, autre ambiance. Une autre Égypte. Au programme : shopping, gâteaux et chicha.

Habitant à seulement trente minutes de Gizeh, je décide d'y retourner, cette fois seule. J'attaque la montée vers Khéphren quand Ahmoun arrête sa carriole et insiste pour me déposer. Il ne veut rien, juste faire un geste de bonté. « Ton sourire me portera chance pour la journée », me dit-il. Touchant ! Rien à voir avec tous ceux qui tentent à tout prix de vous vendre quelque chose. Une surprise agréable. Je me balade, prends des photos, sans m'en lasser.

Je finis par m'installer en tailleur dans un renfoncement discret, face aux pyramides. À peine cinq minutes de méditation et déjà, un garde vient m'interrompre. « C'est interdit par le gouvernement », dit-t-il simplement. Je tente de lui faire

entendre que méditer ne signifie pas forcément prier les dieux. Il m'écoute, réfléchit, puis m'accorde cinq à dix minutes, à l'abri des regards. Ce laps de temps ne me suffit pas ; autant partir.

Évidemment, je ne compte pas en rester là. Je cherche un moment, jusqu'à trouver l'endroit qu'il me faut derrière la pyramide de Mykérinos. Postée sur un muret d'un mètre de haut, à l'abri d'un autre plus élevé et à l'ombre, je me laisse envelopper par le silence pour me plonger dans une méditation profonde. Deux heures s'écoulent sans que je m'en rende compte. Quand j'ouvre les yeux, j'ai la sensation de flotter dans les airs, portée par la quiétude enivrante du désert. Je ne ressens aucune énergie particulière en ce lieu, juste une paix absolue. J'observe les trois colosses et repense à l'Ayahuasca.

Lors de ma grande cérémonie, j'avais vu les pyramides d'Égypte ainsi que le Sphinx, l'une d'elles était coiffée d'une pointe dorée. Intriguée, j'en avais parlé au propriétaire de l'hôtel de Greg. Ayant grandi ici, il les connaît comme sa poche. À l'époque où aucune clôture ne ceinturait le site, il y faisait la sieste chaque jour. Par curiosité, je lui avais posé la question. Il m'avait alors assuré que jadis, celle de Khéphren était bel et bien couronnée d'or.

Vrai, faux ? Après de brèves recherches, j'ai découvert que les pyramides d'Égypte étaient revêtues d'une couche de calcaire blanc poli, qui reflétait la lumière du soleil, leur donnant un éclat presque surnaturel. À leur sommet se trouvait un pyramidion, une pierre angulaire recouverte d'électrum, un alliage d'or et d'argent. Ce détail me subjugue. J'imagine l'effet que cela devait produire à l'époque : ce métal doré scintillant sous le soleil, contrastant avec la blancheur immaculée de l'édifice.

Malheureusement, les siècles ont eu raison de ces éléments précieux, probablement pillés ou détruits. Désormais, seuls quelques rares pyramidions subsistent, exposés dans des musées. Je laisse mon regard errer sur ces géantes de pierre, tentant de visualiser ce à quoi elles ressemblaient vraiment à leur apogée.

Pour notre deuxième excursion, Greg suggère de mettre le cap sur la capitale. Le Caire, cette mégapole tentaculaire où grouillent plus de dix millions d'habitants, obéit à des us et coutumes bien différents des nôtres. Certains la trouvent magique, d'autres fuient son atmosphère bouillonnante. Ici, le brouhaha règne en maître. La population fourmille dans un foisonnement électrique.

La circulation s'effectue dans un vacarme assourdissant, rythmé par des klaxons incessants. Les passants se faufilent entre les voitures dans l'espoir de traverser. Tout le monde se frôle : voitures, bus, microbus, charrettes… Un capharnaüm qui garantit un dépaysement total. Les rues défilent : polluées, poussiéreuses, marquées par la pauvreté. Notre Uber franchit un pont enjambant le Nil. Ahhhh ! Le fameux et mystique fleuve. Un sourire aux lèvres, les yeux grands ouverts, j'assiste émerveillée à cet univers parallèle.

Notre chauffeur nous dépose devant la Citadelle de Saladin. Je m'empresse d'acheter un châle à une dame assise sur le trottoir. Se couvrir les épaules est de mise dans ce pays. Située face aux mosquées, perchée sur sa colline, la Citadelle trône, massive et altière. Le Caire doit cette forteresse à Saladin, le souverain qui a libéré l'Égypte de l'emprise des croisades chrétiennes.

Sa silhouette est dominée par les coupoles et les minarets effilés de la mosquée Mohamed Ali. Construite entre 1830 et 1857 dans un style ottoman inspiré de la mosquée bleue d'Istanbul, cet édifice d'albâtre s'impose par sa beauté. À

l'intérieur, le regard se perd dans les hauts plafonds décorés, les immenses lustres et les mosaïques raffinées. C'est là qu'il repose, entouré des sépultures de ses fils.

Depuis sa terrasse, la vue plonge sur le Caire et la Cité des Morts, un vaste cimetière où, aujourd'hui encore, de nombreux sans-logis ont trouvé refuge. Le charme oriental atteint son paroxysme à l'appel de la prière. Muets, nous nous laissons envoûter par ces chants mélodieux et poétiques. La langue arabe, si riche et musicale, m'enveloppe et me transporte toute entière.

Au pied de la Citadelle se dresse la mosquée du sultan Hassan, l'un des plus beaux ouvrages de l'époque mamelouke et de l'architecture islamique. Construite au XIVe siècle, elle impressionne autant par sa taille, environ 8 000 m², que par ses éléments architecturaux innovants. Son point culminant est son minaret de 68 mètres, qui domine la structure. À l'origine, le monument avait été conçu comme une madrassa, une école religieuse, divisée en quatre sections dédiées aux courants de pensée sunnites : shafi'i, maliki, hanafi et hanbali. Lors des travaux, un des minarets s'effondra tragiquement, causant la mort de près de trois cents fidèles. L'événement fut perçu comme un mauvais présage, annonçant la mort du sultan Hassan, qui ne put jamais voir son œuvre achevée. Quel dommage ! La mosquée est somptueuse.

Derrière son imposante entrée sombre et fortifiée, un large patio inondé de soleil s'ouvre sur une fontaine, entourée des quatre salles d'école. Les pièces latérales, ornées de lampes suspendues aux motifs délicats, servaient autrefois aux étudiants et aux enseignants. Une porte en bronze, finement décorée d'étoiles, donne accès au mausolée du souverain. Tout ici respire la finesse et la maîtrise.

Nous poursuivons avec le souk Khan El-Khalili. À ciel ouvert, ce dédale de commerces est un enchevêtrement de ruelles se déployant comme une toile vivante jusqu'à s'y perdre. Le quitter peut vite devenir un défi. Nous arrivons au moment où l'appel du muezzin s'élève : le marché suspend son agitation. Tout est à l'arrêt. Une accalmie propice à un thé brûlant. Puis très vite, l'effervescence reprend ses droits. Le spectacle est dans la rue : ça crie, ça rit, ça s'interpelle... Des étals accrochent mon regard au passage, mais difficile de s'attarder : les vendeurs nous assaillent aussitôt.

Nous avançons, prisonniers de la foule compacte, englués dans ce labyrinthe interminable. Trois heures à tourner en rond, sans parvenir à nous en extirper. Les regards se posent sur moi, insistants, lourds, presque hostiles. Greg, devant, tente tant bien que mal d'ouvrir la voie dans la masse. Derrière lui, je ressens la pression grandir. L'agressivité ambiante devient oppressante. J'étouffe. Femmes, hommes, enfants me scrutent intensément. Je suis couverte des pieds à la tête, certes mes cheveux sont visibles mais des touristes en t-shirt circulent sans encombre. Un détail m'échappe. Le temps s'étire, la tension monte. Ma patience s'effrite, mon calme se désintègre. J'insiste auprès de Greg pour nous sortir d'ici. Enfin, une ouverture : un boulevard apparaît. Ouf ! Une bouffée d'air.

Greg essaie de réserver un Uber, le nez collé à son téléphone. De mon côté, j'observe l'étendue des embouteillages. De toute évidence, aucun véhicule ne parviendra à nous récupérer à cet endroit. Mon regard cherche une issue, lorsque quelque chose capte mon attention. Les conducteurs me fixent avec insistance, les yeux écarquillés. Certains immobilisent leur véhicule pile devant moi, m'observant d'un air stupéfait. Une soucoupe volante se serait posée au beau milieu de la rue qu'ils ne réagiraient pas autrement.

Je finis par craquer. J'ai l'habitude d'être scrutée, sondée, détaillée. Mais là, ça dépasse l'entendement. C'est lourd. Énervée, découragée, abattue, je convaincs Greg de fuir cette situation absurde. Il lève les yeux de son écran et mesure enfin l'ampleur du problème. Sans poser de questions, il me prend par la main et nous partons en courant, remontant l'avenue à toute vitesse. L'objectif est de dépasser le carrefour où la circulation est bloquée. Une fois l'obstacle franchi, nous trouvons enfin un véhicule pour nous emmener.

Direction le parc Al-Azhar, histoire de souffler un peu, de retrouver un îlot de verdure dans cette étendue minérale grise et beige. Sitôt descendus du véhicule, je sens à nouveau des regards se poser sur moi. Les passagères de la voiture voisine, un groupe de jeunes filles, ouvrent de grands yeux en m'apercevant. Elles sourient, chuchotent entre elles, manifestement fébriles, tout en me détaillant du regard. Leur réaction m'intrigue. Qu'est-ce qu'elles voient ? Qu'est-ce qui peut bien les faire réagir ainsi ?

Le parc est agréable. Ici, les amoureux se font la cour (trop mignon), les familles viennent se détendre au calme et pique-niquer sur la pelouse, profitant de la fraîcheur. J'en ai bien besoin, vu mon état de nervosité. Je relate à Greg ce qu'il a manqué. Sa réaction me cloue sur place. Il s'en fiche. Pour lui, il suffit d'ignorer et de tourner la page. Il minimise totalement ce qui vient de se produire. En gros, lui ça va, donc il ne voit pas où est le souci. Ce qui ne fait qu'accentuer mon désarroi. Bonjour le manque d'empathie ! Bien que ce soit le cadre adéquat pour décompresser, le charme n'y est plus. Le souk a été trop éprouvant, je veux rentrer, Greg aussi. Nous regagnons Gizeh. Face aux pyramides, tout en sirotant un thé en terrasse, nous assistons au coucher de soleil sur ces merveilles impériales, la magie opère. Au moins, nous terminons sur une note positive.

Mais le plus drôle est à venir. Notre cher Greg, si enthousiaste à l'idée de concrétiser son rêve d'enfant en Égypte, va progressivement déchanter. Un harcèlement constant dès qu'il met un pied dehors finit par avoir raison de son optimisme. Se promener est devenu une épreuve tant les Égyptiens ont l'art et la manière de l'interpeller à tout bout de champ. Et comme si ça ne suffisait pas, son propriétaire en rajoute une couche. Chaque fois qu'il l'aperçoit, il tente par tous les moyens de lui vendre tout et n'importe quoi. Subissant des assauts à l'extérieur comme à l'intérieur, notre Américain sent ses nerfs flancher. Son moral amorce alors une pente descendante.

5e jour. Nous nous sommes donné rendez-vous à Saqqarah. Il est tôt, je monte dans mon Uber et préviens Greg. Pas de réponse. J'arrive sur le site, toujours sans signe de vie de sa part. J'entame donc l'escapade archéologique seule, jetant un œil à mon téléphone de temps à autre. En milieu de matinée, il finit par se manifester. Il n'en peut plus. Saturé des sollicitations incessantes du directeur de l'hôtel, devenu franchement envahissant, il a pris une décision radicale : partir et réserver une chambre près de Saqqarah. Choix surprenant, quand on sait qu'il laisse tomber deux nuits payées d'avance… et qu'il n'y a absolument rien aux alentours.

Début d'après-midi, notre bon vieux Greg fait son apparition, contre toute attente, sac sur le dos et de fort mauvaise humeur. Si l'hébergement qu'il avait réservé semblait plein de promesses en ligne, la réalité était tout autre : un vieux truc délabré paumé dans un no man's land poussiéreux. Dépité et furieux, il l'a abandonné comme l'autre, une nuit de plus envolée. La blague commence à lui coûter sérieusement cher. Il arrive finalement à Saqqarah, ses affaires avec lui, fatigué et exaspéré par l'Égypte.

Je tente de le rebooster, en vain. Il traîne son mal-être tout au long de la visite. Au fond, je jubile. Il réalise enfin qu'il n'est pas si simple de subir des agressions de toutes sortes sans relâche. C'est ça, l'Égypte : un instant magique précède presque systématiquement une désillusion. Toute la journée, nos émotions jouent aux montagnes russes. Je vous assure, il faut être prêt à osciller brutalement entre « Oh c'est génial » à « J'ai envie de me pendre ». Ce pays est compliqué. Cela dit, je tiens à vivre l'expérience dans son intégralité, alors ce n'est pas une poignée de galères qui va me faire partir.

Notre Américain hilare du début a définitivement basculé en mode bougon, résolu désormais à quitter le pays. Après avoir bu le thé le plus cher d'Égypte à la sortie du site, je décide de rentrer chez moi. Greg, lui, ne sait pas trop où aller, faute de logement. Je décide de faire du stop pour gagner la voie principale et y attraper le bus. Il me prend pour une folle et veut absolument commander un taxi. Perdus au milieu de nulle part, je rejette ce choix qui, à coup sûr, nous coûterait une fortune. Quand on voit le prix du thé ici, je redoute celui d'un taxi. De fait, je préfère ma solution.

Sur le bas-côté, je guette qu'une voiture daigne pointer le bout de son nez. Rien à l'horizon, mais mon optimisme ne faiblit pas. Derrière moi, Greg boude et tente de me raisonner quand une voiture de police apparaît. Ahhh, en voilà une bonne chose ! Sans hésiter, je me précipite vers eux, expliquant aux agents, à coups de mimes, d'anglais et de français, que je cherche à atteindre un arrêt de bus. Ils m'écoutent attentivement, hochent la tête, l'air de comprendre. Par chance, ils arrêtent la seule voiture qui passe par là, glissent deux mots au conducteur et nous font signe de monter. Greg, inquiet, s'engouffre dans le véhicule tout en me lançant :

— Si on se fait kidnapper, ce sera de ta faute.